

Le carrefour d'Yves Bonnefoy

Christopher Elson

[Voici un chapitre de la thèse "Yves Bonnefoy et la vraie lumière", écrite sous la direction de Michael Bishop et approuvée en mars 1989.]

*J'éprouve toujours un sentiment
d'inquiétude à des carrefours.*

(L'Arrière-pays, p. 9)

La notion d'un choix, d'une série de choix profonds est l'un des pivots de la réflexion poétique et critique d'Yves Bonnefoy. Un carrefour existentiel, comme celui évoqué ci-dessus, est nécessairement relié à des oppositions théoriques et vécues, qui sont, en effet, des empêchements qui nous séparent de l'unité offerte par le monde. Chez Bonnefoy certaines de ces oppositions s'avèrent féroces, et même violentes. Il faudra tenir compte de ces conflits qui n'ont rien de gratuit et qui imposent leur logique dialectique, créant ainsi un dilemme et pour l'écrivain et pour ses lecteurs/lectrices.

Dans le présent chapitre je propose l'élucidation de certaines des principales dichotomies théoriques dans l'œuvre de Bonnefoy (note 1): sa "guerre" contre l'Image qui cherche à racheter les images en affirmant la Présence; l'opposition entre le rêve et le réel; la distinction profondément ressentie entre un "ici" authentique et un "ailleurs" illusoire. Il convient d'assimiler ces oppositions à une structure plus générale de *l'incarnation* et de *l'excarnation*, ce clivage qui se dresse partout dans la pensée d'Yves Bonnefoy.

L'œuvre d'Yves Bonnefoy se fonde sur une série d'oppositions qui sont posées en des termes hautement philosophiques, mais aussi, et toujours, en des situations précises d'un vécu qui est nécessairement coloré de cette réflexion abstraite (note 2). Dans cette optique on peut voir que l'hésitation décrite par Bonnefoy n'est pas vraisemblablement une hésitation entre deux versions concurrentielles de l'être, mais plutôt entre deux possibilités internes—deux attitudes, non deux réalités objectives. En effet, ce qui est, est assez divers pour sous-tendre des visions radicalement différentes. Par conséquent, les questions de la perception et de la volonté seront capitales dans notre considération du carrefour auquel Bonnefoy n'a de cesse de s'arrêter. Il est également essentiel de comprendre que Bonnefoy ne cherche pas nécessairement une victoire. Il sait qu'en optant pour la présence, pour l'incarnation, il a choisi un "seuil", un lieu où sa condition ne peut être que précaire, guettée par de multiples leurres—les forces aliénantes de l'excarnation. Cependant, l'écrivain reconnaît que même ces dernières répondent aux désirs inhérents à l'imperfection humaine. Seule notre attitude face à cette imperfection peut changer. Comme il l'a noté dans son essai "Baudelaire contre Rubens":

choisissons au terme de ce débat qui n'a été que celui de l'angoisse
et de la confiance de comprendre les deux parties dans leur vérité
à chacune plutôt que d'exacerber leur discord, car elles ont au
moins en commun une passion et une espérance... (NR, 78)

Le débat que nous considérons, comme celui de l'essai mentionné ci-dessus, n'est jamais gagné, ni perdu, mais le fait d'y participer nous donne accès à une possibilité, un espoir passionné, qui dépasse tout conflit. Or, l'acceptation de la nécessité d'une dialectique n'affirme pas nécessairement les deux côtés de façon catégorique, elle tend plutôt à réinventer l'opposition, réduisant les deux termes à un statut nouveau, dépourvus dès lors de leur capacité de nous angoisser, mais non de leur capacité de nous stimuler.

On a déjà parlé de la métaphore du passage dans la poésie de Bonnefoy, et ici on peut postuler un autre sens à ce motif récurrent: la condition humaine n'étant que passage, il faut en embrasser les "rives" théoriquement incompatibles. Et voilà qu'un troisième terme s'impose, terme dont il faudra nuancer la définition mais que l'on peut nommer tout simplement l'amour, et que Bonnefoy affirme constamment, discrètement, mais fermement. Ce troisième terme, impliqué par les nombreuses dialectiques de l'oeuvre, et par un certain dépassement qui l'emporte sur ces dernières, permet à Bonnefoy de fixer son séjour au seuil, malgré son inquiétude face à de tels lieux de choix, ou de transition. C'est que, en dépit de la férocité de ses engagements conceptuels (on ne peut refuser le mot), il reste ébloui par le passage qu'est la vie. Prônant certaines solutions théoriques, il s'installe toutefois dans l'esérance passionnée du devenir, dans "la certitude du seuil" (P, 283), qui n'est rien d'autre que la certitude de l'espoir.

Dans le chapitre précédent nous avons considéré la difficulté de l'approche de l'unité matérielle. Nous avons parlé du malaise de Bonnefoy, malaise qui se fait sentir d'abord sur le plan langagier. La première, et la plus fondamentale, des oppositions intellectuelles, celle dont découlent les autres, est donc le sentiment d'un décalage primordial entre la *Présence* et ce que Bonnefoy appelle la tentation de l'*Image*, mot-clé du vocabulaire critique de Bonnefoy qui résume tous les pièges de la langue et de l'oeuvre écrite. Bonnefoy met en cause la relation entre la langue et l'univers, mais dans notre civilisation il est difficile, sinon impossible, de distinguer une expérience pure d'une expérience relatée. Bonnefoy accepte une telle distinction.

Qu'est-ce que après tout [dit-il] que toute la langue, même bouleversée de mille façons, auprès de la perception que l'on peut avoir, directement, mystérieusement, du remuement du feuillage sur le ciel ou du bruit du fruit qui tombe dans l'herbe? (PI, 24)

Mais il n'opte jamais pour un silence qui ne saurait être qu'égoïste et désespéré. Malgré sa lucidité critique, il n'abandonne jamais la langue, et dans le dire poétique il va poursuivre un contact avec l'altérité, "autant la langue est la faute, autant la parole est la délivrance" (NR, 251). Le système de la langue, qui risque de se substituer à tout ce qui est, peut se limiter à un contact respectueux et ouvert, dont le vocabulaire serait modeste mais puissant, la parole même de l'être, les mots du simple, si j'ose dire. Ce n'est qu'en parlant, et en écoutant, que l'on rejoint l'autre, sur une terre conforme à nos besoins.

Quelle est, au juste, la "faute" de la langue? C'est sa capacité d'évoquer les choses terrestres et simultanément de les écarter à jamais, dans une représentation qui est véritablement un refus du réel. Ce pouvoir de s'affirmer

absolument dans un système clos explique la dénonciation de Bonnefoy, qui parle même de sa "guerre contre l'image": "La vérité de la parole, je l'ai dite sans hésiter la guerre contre l'image—le monde—image—, pour la présence" (PI, 54). Il offre cette définition de l'ennemi:

J'appellerai *image* cette impression de réalité enfin pleinement incarnée qui nous vient, paradoxalement des mots détournés de l'incarnation. Images, mondes—images, au sens me semble-t-il où l'entendait Baudelaire quand celui-ci écrivait au moment le plus tourmenté de son intuition poétique: "Le culte des images, ma grande, mon unique, ma primitive passion". Images, l'éclat qui manque à la grisaille des jours, mais qui permet le langage, quand le recouvre sur soi, quand le pétrit comme un sein natal, la soif constante du rêve. (PI, 32)

Ce que Bonnefoy récuse dans l'oeuvre poétique, ou tout simplement écrite, c'est sa capacité de s'affirmer au dépens du réel, de remplacer le monde qui est avec un monde illusoire, ou, comme il dira ailleurs, à l'instar de Mallarmé, d'abolir le réel. Cela va à l'encontre de son réalisme profond.

Ici, comme partout dans ses écrits, Bonnefoy ne parle pas dans le vide, n'offre pas qu'une explication théorique. Le phénomène qu'il décrit est un phénomène qu'il a vécu, qu'il continue de vivre. Dans *L'Arrière-pays* il décrit ses "saisons les plus noires", lorsqu'il opte pour la sécurité de l'oeuvre. Une telle décision, consciente ou inconsciente, provoque chez lui une réflexion angoissante, et Bonnefoy est tout aussi sévère dans sa description de lui-même qu'il l'est dans son évocation de l'artiste hypothétique:

ce que j'accusais en moi, ce que je croyais pouvoir y reconnaître et juger, c'était le plaisir de créer artistiquement, la préférence accordée sur l'expérience vécue à la beauté propre d'une oeuvre. Je voyais correctement qu'un tel choix en vouant les mots à eux-mêmes, en faisant d'eux une langue, créait un univers qui assurerait tout au poète; sauf qu'en se séparant de l'ouvert des jours, méconnaissant le temps et autrui, il ne tendait à rien, en fait, que la solitude. Mais de ce jugement je conclusais sans plus réfléchir qu'il faut porter le soupçon sur toute poésie qui ne serait pas quant à ce besoin de clore, ou de forme, expressivement négative, ou en tout cas si cruellement avertie de la prééminence du temps que toujours au bord du silence. (AP, 120)

Ce refus d'une poésie de l'illusion est au centre de son projet, et il est clair que Bonnefoy va se trouver souvent au bord du silence; et en refusant le rêve de l'oeuvre auto-suffisante, il s'engage dans la recherche d'un réel presque indicible, parce que échappant à tout système sauf le sien.

Il n'y a pas lieu ici d'offrir une théorie de l'inconscient dans l'oeuvre d'Yves Bonnefoy, une entreprise qui serait extrêmement compliquée, mais il est important de souligner le fait que le *rêve* est l'une de ses cibles préférées. Il n'entend pas par là un rêve au sens étroitement psychologique du terme:

...tout être rêve le monde...tout être est au péril des mots qui se referment en lui, l'écrivain n'est pas seul à 'abolir', à s'enchanter d'une image, il n'est que le plus en risque du fait de la page blanche... (PI, 50)

Tout s'enchevêtre dans sa notion du rêve: le désir, l'illusion, l'orgueil, la tromperie, la peur, la fantaisie, le mensonge, bref, tout ce qui tend à nous éloigner du vrai lieu humain. Il est très clair sur ce point dans *La Présence et l'image*:

Ce qui a été retenu dans l'oeuvre, c'est ce qui convient au désir, c'est ce qui lui laisse le temps de boire, c'est donc un infini, rêvé dans le fini même des choses, des situations ou des êtres—et c'est ce qui va manquer au réveil, dans un vécu qui a d'autres lois. Là où l'écrivain règne il ne vit pas, il ne peut donc penser sa vraie condition, et là, par contre, où il lui faut vivre, le voici sans préparation à cette tâche inconnue. (PI, 33)

Le rêve n'est pas l'occasion d'une liberté totale, à la manière des automatistes, mais constitue plutôt un détournement, un piège qu'il faut à tout prix éviter. Le contexte de cette dénonciation ne laisse aucun doute, là encore Bonnefoy parle de ses propres expériences, et de son refus du surréalisme, refus qui lui permet d'assumer, consciemment et résolument, "la tâche inconnue". Ses textes poétiques s'avèrent vigilants, contrôlés mais urgents, faisant preuve d'un choix difficile qui s'élabore dans un réel accessible.

Ici, la tâche
Que je ne sais finir. Ici les mots
Que je ne dirai pas. (P, 311)

Bonnefoy rejette l'illusion de l'Image, rejette sa capacité de tourner le dos au monde hors-textuel, sa tendance à se clore, mais il reconnaît aussi l'attrait de cette clôture, un faux aperçu de l'éternel, "un infini rêvé dans le fini même des choses". Yves Bonnefoy s'avance difficilement; grand critique de la langue, il tâche de l'ouvrir au monde de la présence, par son attention vigoureuse et respectueuse.

Soulignons encore le vocabulaire qu'emploie Bonnefoy. L'orgueil de l'oeuvre réside précisément en sa volonté et en son pouvoir de créer un *monde* parallèle et illusoire: "...ce monde qui se retranche du monde semble à celui qui le crée non seulement plus satisfaisant que l'autre mais plus réel..." (PI, 31). C'est un choix entre deux mondes, choix qui se voit reflété dans les citations liminaires de deux des recueils de poésie de Bonnefoy, à savoir *Hier régnant désert*: "Tu veux un monde, dit Diotima. C'est pourquoi tu as tout et tu n'as rien", passage tiré du *Hypérion* de Keats; et cet extrait, tiré du *Conte d'hiver* de Shakespeare qui figure en exergue de *Dans le leurre du seuil*: "They look'd as they had heard of a world ransom'd or of one destroyed" (note 3). Le monde que nous offre le texte est l'*ailleurs* par excellence, qui réduit ce qui est à une espèce d'insuffisance. "Même Werther est une Arcadie" (PI, 35), dit Bonnefoy, affirmant de façon ironique que

l'existence ne correspond nullement aux équilibres éternellement fixes d'un texte quelconque. Préférer le monde-image au monde, choisir d'aimer ce qui est écrit plutôt que d'aller vers ce qui est, ce serait, selon Bonnefoy, l'erreur fondamentale de la poésie.

Bonnefoy parle de ce courant, de cette possibilité poétique dans son essai séminal, "L'Acte et le lieu de la poésie" (1959). Se référant à toute une série des plus grands poètes occidentaux, il critique leur manque de réalisme, leur fuite anti-naturelle, leur refus du hasard humain et naturel. Tout en postulant une poésie différente, une poésie de l'espoir terrestre, il reconnaît la force de cette autre position:

Toute une poésie cherchera toujours, pour mieux saisir ce qu'elle a aimé, à se défaire du monde. Et c'est pourquoi, et si aisément, elle devient—ou croit devenir—une connaissance, parce que l'anxieuse pensée, séparant ce qui est de la causalité naturelle, l'immobilisant dans un absolu, ne peut plus concevoir de rapports entre choses qu'analogiques et préfère marquer leurs "correspondances" et leur au-delà d'harmonie, plutôt que leur obscur et réciproque déchirement. (1, 107)

Le texte, dans une sorte de "réciproque déchirement"—se déchirant, et déchirant ce qui l'entoure—crée un monde à part et, ce faisant, dénature l'être en lui attribuant des qualités et des relations impossibles. Par conséquent, les deux mondes, textuel et réel, deviennent illusoire. Si l'on se rappelle la réciprocité matérielle qu'évoque Bonnefoy dans sa propre poésie, la transparence de ses images qui ne cherche qu'à figurer (même le mot "représenter" serait trop fort) les choses du simple telles qu'elles sont "là devant nous", dans leur autonomie et dans leur interpénétration, on comprendra pourquoi il doit rejeter les "bouversements de la langue", la perfection esthétique et la clôture textuelle qui ne peuvent que nous détourner d'un réel qui ne correspond pas nécessairement à nos désirs.

Or, dans son refus de l'illusion, du "mauvais désir de l'infini" (P, 277), Bonnefoy choisit d'accepter le monde tel qu'il est, dans son immanence. Cette terminologie philosophique, théologique même, n'est pas inappropriée car, au fond, il ne s'agit pas d'une technique littéraire, ni d'un choix purement esthétique, mais plutôt d'une orientation hautement morale. Face à la tentation de l'Image, l'enjeu est de nature spirituelle, la poésie voulue est celle d'une incarnation, d'une acceptation du monde, qui ne se réalisera que dans la poursuite de l'unité. De même, son insistance sur le caractère terrestre de notre choix est extrêmement claire. Les considérations spirituelles ont leur fondement dans la même recherche d'unité matérielle et humaine que celle décrite dans notre premier chapitre. C'est une quête spirituelle parce qu'elle implique tout l'être humain, religieuse parce qu'elle espère instaurer, ou restaurer, une conception du sacré dans le monde. Il importe maintenant de préciser les notions fondamentales de l'*incarnation* et de l'*excarnation*.

Le terme *incarnation* est chargé de sens. Dans l'une des citations données ci-dessus Bonnefoy parle des mots "détournés de l'incarnation". Détournés de l'incarnation de quoi? Qu'est-ce qui est incarné? On peut assimiler l'idée de

l'incarnation à celle de la présence, mais la notion d'incarnation laisse entendre une certaine stratification. Evidemment ceci ne s'accorde pas avec l'immédiateté de la présence qui existe tout simplement sans conceptualisation, sans hiérarchie intellectuelle ou matérielle. Cependant, il est possible d'y voir une autre explication, à savoir que le réel s'incarne, tout comme la présence s'offre à nous. Considérons la caractérisation de l'incarnation que nous offre John Naughton (note 4):

incarnation refers to the manifestation of the divine or sacred in the material and existential real. It is the "Word" made flesh. But in the other direction, it is the meaning which is allowed to emerge from the material situation. It is the "flesh made word".

C'est ce dernier mouvement qui se dégage de la poétique de Bonnefoy. S'il y a une mécanique de transcendance, ce n'est pas celle d'une incarnation qui nous mènerait vers un niveau supérieur, c'est plutôt une sorte d'auto-transcendance, où ce qui est se révèle comme la manifestation parfaite de ce qui est. Est-ce un raisonnement circulaire? Certes, mais sans être futile. Postuler l'immanence de l'être a pour effet la refocalisation du sacré dans le monde.

Cette intuition d'une plénitude est approfondie par Bonnefoy dans *L'Arrière-pays*:

J'aime la terre, ce que je vois me comble, et il m'arrive même de croire que la ligne pure des cimes, la majesté des arbres, la vivacité du mouvement de l'eau au fond d'un ravin, la grâce d'une façade d'église, puisqu'elles sont si intenses en des régions, à des heures, ne peuvent qu'avoir été voulues et pour notre bien. Cette harmonie a un sens, ces paysages et ces espèces sont, figés encore, enchantés peut-être, une parole, il ne s'agit que de regarder et d'écouter avec force pour que l'absolu se déclare au bout de nos errements. Ici, dans cette promesse, est donc le lieu.

(AP, 10)

Mais même cette révélation de l'absolu *hic et nunc* est problématique: n'implique-t-elle pas une divinité active qui nous offre ce qui est pour notre bien? Pour Bonnefoy, un des porte-étendard de la théologie négative, une telle conception serait impossible. "Ici" est "le lieu", on ne peut donc accepter de telles suggestions d'une puissance qui se trouverait ailleurs, ne se révélant à nous qu'à travers un niveau inférieur de la réalité. Dans ce bref passage on voit résumé tout le conflit entre l'ici et l'ailleurs, entre la simple présence et la fausse permanence, entre l'acceptation et "le mauvais désir de l'infini". Malgré la promesse de ce lieu, la terre, Bonnefoy est constamment tenté par les leurres de l'*excarnation*.

A titre d'exemple, considérons cette description de la lumière qui semble hésiter entre une sorte de symbole absolutisant et la reconnaissance qu'un tel aperçu nous éloigne de la présence simple des éléments:

Je crois en la lumière par exemple. C'est au point que j'ai pu penser que le vrai pays en était né, par hasard, je veux dire par

l'accident d'une saison et d'un lieu où elle eût été plus intense. La nuit et le jour alors, comme partout et à toute époque. Mais le matin et à midi et le soir une lumière si totale, si pure, dans sa modulation révélée que les hommes, éblouis, ne se voyant plus qu'à contre-jour, formes sombres rouées de feu, ne comprirent plus la psychologie, n'eurent plus en eux que le oui et le non de la présence, communiquèrent comme la foudre rassemble, d'où d'indicibles tendresses, une violence inspirée, la révolution absolue. Mais si je rêve cela, que m'est la lumière d'ici, ou d'aujourd'hui, et ce que je rencontre en elle? Ce ne sont plus que des manques, dont la grandeur est de désirer, la fréquentation un exil. (AP, 20)

Le rêve d'une lumière absolue ne peut que fausser la lumière de tous les jours. Dans le leurre de cette lumière désirée, iréelle, la terre disparaît, et nous voilà, tout comme l'écrivain que décrit Bonnefoy dans *La Présence et l'image*, inaptes à vivre là où il nous faut vivre. Bonnefoy emploie le terme "exil" pour qualifier cet état de vivre en décalage existentiel avec la terre. On peut encore penser à la notion d'un carrefour: la condition actuelle de l'humanité, ou du moins de l'humanité occidentale et occidentalisée, est une condition intermédiaire, à mi-chemin d'un paradis que nous n'avons jamais habité, et d'une "future vigueur" (pour employer le vocabulaire de Rimbaud), peut-être inatteignable. A nous donc de choisir entre un retour impossible et une "tâche inconnue", qui est l'assomation de l'état d'exil et sa transformation en un sentiment d'appartenance.

Comment Bonnefoy conçoit-il la tâche? D'abord et surtout il est écrivain et le contact futur auquel il tient avec ferveur, doit être véhiculé par l'écrit et principalement par la poésie. C'est à travers la quête poétique que peut s'élaborer le contact avec l'unité, unité où l'être humain, l'humanité tout entière peut trouver sa place. Encore une fois la distinction entre la langue et la parole ("autant la langue est la faute autant la parole est la délivrance") devient centrale. Le rôle de la poésie est de rester vigilante, avertie, consciente de ses propres pouvoirs, de sa capacité de se détacher du monde. Ce faisant, elle peut travailler dans le sens d'une réconciliation avec ce qui est. L'image, ce monolithe de la grille conceptuelle de Bonnefoy, peut être démasquée, réduite à des images, à des entités linguistiques moins imposantes qui peuvent révéler la parole même de l'être. Comme il l'a dit dans les *Entretiens sur la poésie* (note 5):

quant à la poésie, je tendais et je tends toujours à en proposer une conception dialectique, où dans un premier mouvement rêveur elle se donnerait à l'image, mais pour critiquer celle-ci ensuite, au nom de l'incarnation, pour la simplifier, l'universaliser, pour finir par l'identifier aux données simples de l'existence, révélées, un infini encore, mais par l'intérieur cette fois, par la résonance qu'aucune nostalgie ne vient plus troubler, de leur suffisance à chacune.

Cette double démarche explique le caractère binaire de la plupart de ses textes poétiques, notamment le "passage" de la négation à l'affirmation, dialectique si prononcée dans *Dans le leurre du seuil* (note 6).

Il faut revenir à l'idée, avancée vers le début de ce chapitre, que le véritable passage, le choix déterminant, serait une acceptation des oppositions fondamentales et une affirmation simultanée de notre statut précaire. En un certain sens nous serons toujours au carrefour. C'est notre consentement, notre amour de cette position qui peut changer l'état d'exil, d'hésitation, en celui d'une appartenance totale. C'est notre volonté, se manifestant à l'intérieur et à l'extérieur de la langue, qui sera décisive dans ce processus. "L'être n'est pas, sauf par notre volonté qu'il y ait de l'être" (PI, 43). C'est dans des moments privilégiés, à tout moment accessibles, que notre perception peut changer, que notre vision de la terre peut se transformer en une richesse inimaginable (note 7).

Mais comment déconstruire l'image, comment gagner la guerre pour la présence? De quelle sorte de volonté s'agit-il? Contrairement à ce que l'on pourrait penser, il n'y aura pas de victoire décisive. Il faut accepter le rêve, l'illusion, le désir d'un ailleurs. On ne peut atteindre au réel sans y incorporer une version nouvelle de l'irréel. Il faut reconnaître que ce qui est peut soutenir le rêve, pourvu que nous sachions qu'il s'agit du désir pur et simple. Comme l'explique John Naughton (note 8):

It is the recognition of the essential paradox inherent in the very nature of this search—that in striving for some absolute world, one loses the world at hand, that in seeking the "all" of a timeless ideal, one lives in solitude and nothingness—that encourages a resolution through dispersion of the dream in the real.

Naughton insiste par là sur un phénomène que l'on observe très clairement dans le grand poème *Dans le leurre du seuil*. On n'échappe jamais à la tentation de l'image, mais au lieu de nous distancier de l'ici et du maintenant, elle fait maintenant partie de la topographie imaginaire mais essentielle de ce monde.

Oui, par ce lieu
Perdu non dégagé
Des ronces, puis des cendres d'un espoir.
Par ce désir vaincu, non consumé...

(P, 321)

On ne peut détruire, ni même écarter définitivement les tentations de l'écriture absolutisante, mais on peut dire oui à un monde où ces tentations sont reconnues comme telles. C'est la traversée du rêve et la reconnaissance d'une coexistence de l'ici authentique et de l'ailleurs tentateur. C'est, peut-être, "le oui et le non de la présence", essentiellement interdépendants, évoqués dans *L'Arrière-pays*. Comme le dit Bonnefoy dans *La Présence et l'image*:

la poésie doit bien réussir à comprendre que ces images qui, absolutisées, auraient été son mensonge, ne sont plus, dès qu'on

les traverse, que les formes tout simplement naturelles de ce désir si originel, si insatiable qu'il est en nous l'humanité comme telle: et l'ayant refusé elle l'accepte en une sorte de cercle qui constitue son mystère...
(Pl, 54)

Le désir d'une condition plus authentiquement humaine n'a pas encore été réalisé, et ne le sera peut-être jamais, mais, et ceci est déjà très significatif, ayant constaté l'illusion de l'image, le rêve peut prendre les dimensions plus modestes de la terre. On a réinventé l'opposition présence/image en l'insérant dans le réel (note 9).

Dans un mouvement parallèle, qui explique dans une large mesure la possibilité d'incorporer le rêve dans un nouveau réalisme, Bonnefoy démontre comment la langue peut surmonter son vouloir propre pour mieux évoquer ce qui est, et pour nous permettre d'y participer. Il s'agit en l'occurrence d'un double mouvement: d'une part, un effort pour repenser, de façon systématique, l'image, la représentation qui relie la pensée conceptuelle à la langue et au monde extérieur; d'autre part, un mouvement qui consiste en une acceptation de la fatalité de la conscience individuelle, et une affirmation que cette condition peut, grâce à l'amour, être réellement suffisante. C'est ce que suggère le passage suivant, passage fascinant qui fait partie intégrante du dénouement spectaculaire de *Dans le leurre du seuil*:

Car celui qui ne sait
Le droit d'un rêve simple qui demande
A relever le sens, à apaiser
Le visage sanglant, à colorer
La parole blessée d'une lumière,
Celui-là, serait-il
Presque un dieu à créer presque une terre,
Manque de compassion, n'accède pas
Au vrai qui n'est qu'une confiance, ne sent pas
Dans son désir crispé sur sa différence
La dérive majeure de la nuée.
Il veut bâtir! Ne serait-ce, exténuée,
Qu'une trace de foudre, pour préserver
Dans l'orgueil le néant de quelque forme,
Et c'est rêver, cela encore, mais sans bonheur,
Sans avoir su atteindre à la terre brève.

(P, 328)

On y voit esquissées deux versions du rêve, un rêve simple et modeste, tempéré par l'amour et la compassion, et un rêve orgueilleux qui cherche à s'affirmer, à bâtir. A la différence de la tentation de bâtir, le rêve simple peut être heureux, peut nous mener vers le vrai lieu. Il est d'une importance capitale que cette possibilité soit liée (là encore négativement, par le biais d'une comparaison) à des notions telles que la compassion et la confiance. Au fond, le monde parallèle du texte et la satisfaction de son créateur ne peuvent être que partiels parce qu'il manque la reconnaissance du caractère fugace du vrai monde; le demi-dieu optant

pour la terre parallèle de l'oeuvre ne peut apprécier "la dérive majeure de la nuée", emblématique de tout ce qui nous échappe. C'est l'amour, un *Eros* bien ancré dans l'ici/maintenant qui permet l'accession, même imparfaite, temporaire, à un sentiment d'unité:

...lutter...en vue de la finitude, contre les abolitions, les clôtures, ce ne peut être qu'aimer, puisque c'est la présence qui s'ouvre, l'unité qui déjà s'empare de la conscience qui cherche et c'est donc aimer aussi ce premier réseau de naïvetés, de chimères en quoi s'était empiégée la volonté de la présence. (PI, 54)

Ayant refusé l'orgueil de l'ailleurs, opté pour la finitude ouverte, "la conscience qui cherche" peut transformer le rêve et le désir, qui auraient pu masquer la présence, et, ce faisant, incorporer la langue, les images, de façon positive, dans sa volonté plus modeste d'avoir accès à ce qui est.

Le carrefour, emblématique d'une hésitation, est également le lieu du séjour terrestre. Ce lieu d'inquiétude et d'angoisse, où les décisions enchaînées, conscientes ou inconscientes, du quotidien, les prises de position éthiques ou esthétiques, nous déterminent, est, en fin de compte, le seul "ici" que possède l'humanité. Il faudra toujours faire face à un arrière-pays, virtuel ou rêvé, qui fascine et trouble. Cette toile de fond fait partie du paysage existentiel.

Pour le praticien de la langue, cette tension peut être vécue comme une impossibilité, un obstacle à surmonter, ou comme un mystère et une promesse. Dans le cas d'Yves Bonnefoy, il est clair que le désir d'échapper à la condition fondamentalement divisée de l'être humain par le biais d'une structure formelle, doit être constamment rejetée. Mais ce n'est pas un simple rejet, comme nous l'avons constaté. Il faut accepter l'ailleurs tentateur, et l'incorporer dans le réel. Ce faisant, on renverse le rêve, et la langue, depuis longtemps (depuis toujours?) éloignée de ses objets, parce que simultanément allant à leur rencontre et les dénigrant à un niveau inférieur, peut finalement s'approcher de l'être, caresser les choses.

La promesse du simple, des choses et des mots, peut transformer radicalement le carrefour, qui n'est ainsi ni hésitation guettante, ni lieu d'un choix héroïque et orgueilleux, mais dorénavant, en toute innocence, le site d'un consentement, d'une assumption:

Oui, par ce lieu...
(P, 321)

Oui, par l'enfant

Et par les quelques mots
Que j'ai sauvés pour une bouche enfante
(P, 328)

Cette "terre seconde" est, peut-être, le véritable arrière-pays; intime coexistence du désir et des multiples contraintes de l'existence, elle permet un réveil au réel.

Nous avons donc dormi: je ne sais combien
 D'étés dans la lumière: et je ne sais
 Non plus dans quels espaces nos yeux s'ouvrent.
 J'écoute, rien ne vibre, rien ne finit.

(P, 299)

NOTES

1. Le corpus de cette étude est formé des principaux ouvrages poétiques et critiques d'Yves Bonnefoy. Par commodité j'adopte pour ces livres les abréviations suivantes:
 - P *Poèmes*, Coll. Poésie (Paris: Gallimard, 1982), recueil regroupant les quatre premières collections de Bonnefoy, c'est-à-dire *Du mouvement et de l'immobilité de Douve*, *Hier régnant désert*, *Pierre écrite*, *Dans le leurre du seuil*;
 - AP *L'Arrière-pays* (Paris: Albert Skira, 1972);
 - NR *Le Nuage rouge* (Paris: Mercure de France, 1977);
 - I *L'Improbable et autres essais*, Coll. Idées (Paris: Gallimard, 1980);
 - PI *La Présence et l'image*, Leçon inaugurale de la Chaire d'Etudes Comparées de la Fonction Poétique au Collège de France (Paris: Mercure de France, 1983);
 - RR *Récits en rêve* (Paris: Mercure de France, 1987), ouvrage regroupant plusieurs essais et textes en prose;
 - CSL *Ce qui fut sans lumière* (Paris: Mercure de France, 1987).
2. On n'a qu'à regarder *L'Arrière-pays* pour voir comment ces deux orientations peuvent coexister et s'entr'enrichir.
3. Cette observation est similaire à celle de Mary-Ann Caws, qui parle, dans son *Yves Bonnefoy* (Boston: Twayne, 1984), des oppositions fondamentales établies dans les citations liminaires: "As the dichotomy is immediately set up, the universe is given its initial structure by two great abstractions, then filled in by subsequent details in the working out" (p. 32). Il faut aller plus loin, peut-être, et ajouter que l'écrivain, et les lecteurs/lectrices, assument une responsabilité énorme face aux options, face aux mondes esquissés dans les citations introductives. En un certain sens, les détails dont parle M.-A. Caws doivent, à la fois, soutenir la dichotomie et la saper. Aller vers cette réconciliation qui n'en est pas une, affirme, peut-être, un monde "rédimé".
4. John Naughton, *The Poetics of Yves Bonnefoy* (Chicago: University of Chicago Press, 1984), p. 24.
5. *Entretiens sur la poésie* (Neuchâtel: Editions de La Baconnière, 1980), p. 19.
6. Yves Fabre parle du double emploi de l'image dans "L'Expérience et l'expression du sacré dans la poésie d'Yves Bonnefoy", *Cahiers de l'Université de Pau*, no. 7 (1983), p. 261: "La poésie consiste alors en une insurrection contre l'image et un refus de l'idolâtrer, mais elle ne la dédaigne pas pour autant et sait l'utiliser à bon escient".

7. Ronald Giguère parle de ce changement radical de perspective dans *Le Concept de la réalité dans la poésie d'Yves Bonnefoy* (Paris: Nizet, 1985). Il dit: "Au niveau le plus manifeste du récit, cette 'expérience' est celle d'un renversement qualitatif absolu. Au vide succède la plénitude, à la séparation l'unité, sans que les termes antithétiques se superposent jamais" (p. 35). Pourtant, il n'y a aucun changement dans le réel, c'est une expérience qui dépend totalement de l'observateur/observatrice. Ce n'est pas un passage de l'absence à la présence mais une profonde intuition de leur intime enchevêtrement.
8. Naughton, p. 35.
9. John Jackson parle de cette dynamique quelque peu paradoxale, qui est susceptible de nous donner, dans une sorte de négation de la négation, un aperçu de l'incarnation: "...si le rêve voile la réalité, si son 'masque aux yeux clos' est détournement de ce qui est, il n'en demeure pas moins, au moins virtuellement, le lieu d'incarnation du désir, lieu d'une prise de possession du sensible et même du sensible le plus sensuel. Or il en va de même pour l'image. Agent du rêve, promesse porteuse du désir, l'image couvre aussi l'espace d'une ressaisie en quelque sorte transitive du réel" (*La Question du Moi* [Neuchâtel: Editions de La Baconnière, 1978], pp. 295-96).

Ch. E.